

« petits penchants » – 7

ISBN 978-2-916965-11-6

ISSN 2111-661X

Christian Domec – les penchants du roseau

Saint-Aubin-du-Cormier – France

Retours difficiles appartient à un ensemble plus vaste intitulé *Scènes étranges d'une enfance de garçon*. Les courts récits parfois naïfs et tendres, d'autres fois cruels ou choquants, qui le composent peuvent se lire sans ordre particulier.

Les personnages principaux en sont Jens Erwaal, architecte naval et ancien officier, son épouse Winka ainsi que leurs deux jeunes garçons Wems et Serg. La famille Erwaal vit dans l'état du Skeerwan – Confédération d'Ostwand – vers le milieu du 20^e siècle. Les récits se déroulent dans la presqu'île d'Enghs, lieu de résidence de la famille, et dans le collège fédéral de Woorlegh où l'aîné des deux enfants, plus tard rejoint par son jeune frère, est élève interne.

La Confédération d'Ostwand est un état totalitaire, une société violente et raciste à laquelle ses citoyens adhèrent de toute leur âme et sans aucun recul critique.

Tous les récits sont liés entre eux et se font écho pour retracer cet univers global et cohérent, où l'enfance et l'adolescence, le sexe, la beauté, les châtiments corporels familiaux ou scolaires, la culpabilité, la vie en internat, l'amour et la famille forment un réseau d'obsessions qui constitue peu à peu une réalité à part entière, autonome, que l'on pourra juger fascinante ou dérangeante.

Chaque texte évoque des moments précis de cette réalité globale, séparés par plusieurs années, plusieurs mois, parfois quelques jours, voire quelques heures seulement.

Le style des récits se veut simple, direct, quasi cinématographique : il s'agit avant tout de raconter un univers parallèle, de le rendre concret, vivant et palpable.

Scènes étranges d'une enfance de garçon est accessible gratuitement sur le web.

<http://ostwand.blog4ever.com/>

Retours difficiles

Wems était interne depuis son entrée à Woorlegh. Il ne revenait dans la presqu'île que pour les week-ends – sans compter les privations de sortie qui tombaient si souvent, espaçant encore davantage les retours tant attendus. C'était dur d'être séparé de sa famille pour la première année de collège, livré à soi-même à dix ans et demi. Parfois, à certaines heures de la journée, il se demandait ce que les parents et Serg pouvaient faire au même moment à Enghs tandis que lui se morfondait à Woorlegh. Un affreux cafard l'envahissait alors, comme la brume peut noyer une lande, et il arrivait qu'il aille pleurer dans un coin en pensant à eux tant ils lui manquaient. Il savait pourtant que d'autres années semblables viendraient et que rien ne pourrait changer sa vie sur ce point puisque Enghs était si isolée. Les parents eux aussi avaient été internes autrefois, comme beaucoup d'autres garçons et filles de son âge qui subissaient l'internat sans en faire un drame, même si parfois ils se sentaient affreusement tristes parce que la nostalgie de la maison se

faisait trop forte. Ainsi, chaque lundi matin, très tôt, même malheureux, et parfois il l'était au point d'avoir envie de pleurer, il lui fallait réintégrer Woorlegh en cachant sa peine.

C'était toujours son père qui le ramenait. Il le conduisait avec le bateau jusqu'à une petite crique blottie en contrebas de la route côtière du district longeant la côte si sauvage et déchiquetée entre Avnö et Versken. Le bateau était un bon bateau qui tenait bien la mer, endurant et sûr contre toutes les vagues de travers, même les plus sournoises. Ce genre de bateau auquel vous pouviez facilement vous attacher et qui finissait par prendre une telle place dans votre vie qu'un jour il devenait tout simplement une partie de votre enfance si vous étiez sensible au point d'oublier qu'un bateau ne serait jamais qu'un objet parmi d'autres. Pourtant, l'ami fidèle qui emmenait Wems pêcher au large avec les parents et Serg pendant les vacances était aussi celui qui le ramenait si triste au collège chaque lundi matin. Peut-être était-ce pour cela, désireux de se faire pardonner cette petite trahison envers son ami, que le *cabin-cruiser* traçait un beau sillage d'écume net et droit dans la mer aux reflets de métal, comme s'il avait tenu à donner au moins ce spectacle au garçon pour le consoler de sa

peine, une manière de lui signifier : « Ne sois pas si triste, vois comme je sais filer vite et comme je pourrai te ramener dans quelques jours. » Le garçon était ce genre de garçon sensible sous ses airs de petit dur, même s'il se bagarrait plus souvent que de coutume dans son collège. Il n'aurait reconnu pour rien au monde être sensible mais il s'accordait au moins le droit d'aimer ce bateau dont il caressait les flancs en ces maussades matins de retour au collège, observant le visage de son père qui se tenait à ses côtés dans l'étroit poste de pilotage. Par bravade contre la mer, il tenait toujours son bras posé en travers du plat-bord, ignorant la morsure froide des crêtes d'eau filant contre l'étrave et qui venaient frapper sa main, la glaçant jusqu'à engourdir ses doigts. Il aimait s'imposer ces petites épreuves, il les jugeait absolument nécessaires pour apprendre à se conduire en homme.

Son père aurait pu l'emmener avec la voiture mais le trajet en bateau permettait de gagner un temps précieux. La route du col de Versh était dangereuse à la mauvaise saison, dévastée à certains endroits par les incessantes chutes de pierres, si étroite et tortueuse que mieux valait y rouler très lentement pour éviter les accidents. Parfois, après les violents orages

d'équinoxe qui frappaient la côte, des éboulements se produisaient. D'immenses avalanches de roches dévalaient les pentes abruptes depuis les sommets de la montagne et des blocs énormes coupaient alors la circulation, interdisant tout passage du moindre véhicule ; la presque île restait totalement isolée du reste du continent pour plusieurs jours. Une année, la route du col était même restée fermée pendant la plus grande partie de l'hiver après un gigantesque glissement de terrain qui avait ravagé tout le flanc d'une colline et emporté deux maisons isolées sur son passage.

Le bateau fonçait dans les lueurs incertaines de l'aube qui affleuraient sur la mer. Celle-ci, encore sombre dans les profondeurs mais déjà étincelante à la surface, portait en elle le fragile désir du soleil à naître. Vers le sud, on distinguait à peine dans le lointain les contours flous de l'île de Swörk, toujours à demi noyée dans la brume de nuit. Wems sentait contre son visage la caresse fraîche de l'air humide tandis que le *cabin-cruiser* filait vers la côte. Si le vent de travers se levait certains matins, l'étrave frappait durement la mer indocile, soulevant par instants des gerbes d'écume blanche qui projetaient sur eux d'infimes fragments d'eau glacée. Encore

ensommeillé malgré le déjeuner et la douche, Wems se tenait près de son père sur la banquette du poste de pilotage. Même si la perspective de rentrer au collège pour toute une longue semaine n'avait à ses yeux rien de très réjouissant, il aimait ce moment où il se trouvait seul avec lui, regrettant que le trajet soit si court. La plupart du temps ils ne parlaient pas mais leurs épaules se touchaient, et ce petit contact suffisait seul à unir père et fils.

Wems aimait éprouver la présence de son père, sentir tout proche ce grand calme d'homme si sûr de lui. Et autre chose encore lui plaisait chez son père, cette profonde chaleur qui passait dans son regard, par laquelle il était incroyablement difficile, même si vous étiez un peu triste ou parfois en colère contre lui après une punition, de résister à son sourire s'il vous fixait d'une certaine manière. Impossible alors, tout à fait impossible de lui en vouloir très longtemps car son visage était celui d'un de ces types que vous auriez voulu avoir pour ami s'il n'avait pas déjà été votre père.

Wems était heureux que son père soit son père, heureux qu'il possède en lui toute cette force rassurante – elle attirait comme un puissant aimant, un

véritable charme –, heureux qu'il soit le père qu'il savait être si souvent et non un autre père. En vérité, ce père n'était en rien semblable à ceux de la plupart de ses camarades. Ces pères qui forçaient sur la discipline et qui tapaient parfois aussi sec que Saartz ou qui, pire encore, n'étaient jamais là pour aimer, guider et rassurer. Bien sûr, il arrivait que ce père qu'il aimait le punisse lui aussi, lorsqu'un de ces orages de rébellion éclatait à la maison et qu'*elle* estimait une correction méritée, mais les choses étaient alors très différentes car toujours son père se montrait juste et généreux, même s'il lui fallait sanctionner les écarts et les fautes en recourant au fouet puisqu'*elle* l'exigeait. Wems le savait, ce père ne punissait pas aussi sévèrement qu'il aurait pu le faire certaines fois, quand lui-même se conduisait si mal envers eux, avec cette insolence et cette dureté. Son père était ce genre de père aimant et attentif dont les châtiments restaient de simples rappels à l'ordre pour respecter la discipline nécessaire à la maison, jamais des raclées à faire mal comme celles du collège.

Parfois, Wems se demandait ce que pouvaient ressentir les garçons qui n'avaient pas de parents. Kelan par exemple, celui de sa classe dont le père et la mère étaient morts pendant la guerre civile. Du

moins, le prétendait-on car Wems n'était pas sûr du tout que ce soit vrai, on racontait tant de choses au collègue. Kelan n'en parlait jamais. Il était interne lui aussi mais, quand il n'avait pas été puni les week-ends de sortie, il retournait à l'orphelinat de Wedminck ou dans une famille d'accueil pendant les vacances, des gens du Parti. Personne au collège ne connaissait grand-chose sur la vie de Kelan, on savait juste qu'il n'avait plus aucune famille et que ses parents avaient pris soin de laisser de très importantes sommes d'argent dans une banque afin qu'il puisse étudier aussi longtemps que nécessaire dans un très bon collègue, puis plus tard à l'université. Il avait pour tuteur un avocat connu de Wedminck qui lui écrivait une longue lettre chaque trimestre, mais hormis celle-ci aucun autre courrier ne lui arrivait, pas même de sa famille d'accueil. Wems ne parvenait pas à se représenter ce qu'aurait pu être sa vie à la place de Kelan, même un instant seulement. C'était trop dur de s'imaginer sans parents, sans père et sans mère pour vous aimer. Chose tout à fait étonnante à ses yeux, Kelan ne paraissait jamais triste de cette absence, comme si ses parents morts ne lui manquaient finalement pas tant que cela.

Kelan était un de ces types un peu bizarres mais il faisait plutôt un bon camarade. Pas son meilleur copain, comme pouvaient l'être Skert ou Nejko, bien sûr – ces deux-là resteraient à jamais irremplaçables dans son cœur –, mais au moins cette sorte de chic type sur qui vous pouviez réellement compter en cas de coup dur. Les débuts entre eux avaient pourtant été difficiles, ils ne s'étaient pas très bien entendus – au point de se battre un soir au dortoir. Une histoire de bousculade en sortant des douches parce qu'aucun des deux ne voulait s'écarter pour laisser le passage à l'autre. Ils se ressemblaient là-dessus, le même trait de caractère : ce genre de garçon qui déteste paraître céder le premier. Tous les deux savaient assez bien se battre et aucun n'était vraiment parvenu à prendre le dessus dans la bagarre avant que le surveillant de nuit n'intervienne pour les séparer. Ensuite, Kelan avait fait le premier pas après la punition et Wems avait été soulagé que les autres garçons ne se livrent à aucun commentaire sur l'issue prévisible de la bagarre. Kelan lui-même n'y avait fait aucune allusion, ainsi ils avaient pu se réconcilier et devenir amis puisque pour chacun l'honneur restait sauf.

En arrivant du large, le bateau suivait pendant un moment une ligne parallèle à la côte – un cap indispensable pour éviter les récifs nombreux dans ces parages –, puis le père de Wems changeait ce cap d'une impulsion précise sur la barre et ils se dirigeaient à nouveau droit vers le littoral. Dans cette ultime étape du voyage, Wems voyait peu à peu surgir des derniers restes de brume la masse sombre des hautes collines dominant le rivage, noires à leur base et déjà délicatement orangées sur les sommets. Les coupes pratiquées dans la vaste forêt de pins et de mélèzes inclinée vers la mer dessinaient par endroits des taches plus claires au flanc des grands monstres endormis qu'une main gigantesque semblait être venue tondre pendant leur sommeil. Plus près de la côte encore, son père acceptait de lui confier la barre une fois qu'il avait diminué le régime des gaz. Les mains crispées sur les commandes, attentif à ne rater aucune manœuvre devant son père, Wems savourait avec un intense plaisir son pouvoir sur les deux puissants moteurs synchronisés du *cabin-cruiser*. Il les sentait prêts à obéir de toute leur force au moindre de ses ordres et cette sensation le grisait au point qu'il en oubliait pour un instant sa peine du retour. Peut-être était-ce mieux ainsi, les jeunes garçons ne doivent pas

être si tristes quand ils retournent vers leur collègue. Son père l'observait manœuvrer en souriant, et chaque fois Wems sentait sa main qui venait se poser sur son épaule ou contre sa nuque. Cela aussi lui semblait bon et réconfortant. Ce genre de petit geste tendre et pudique que vous n'oublieriez jamais parce qu'il venait de votre père que vous aimiez, dans un moment où vous deviez vous conduire comme un homme et ne rien montrer de ce que vous ressentiez puisque vos sentiments étaient ces sentiments de petit môme pas si loin de se mettre à chialer. Vous les détestiez, ces sentiments idiots et à peine dignes d'une fille, ils vous faisaient honte puisque vous étiez un garçon et déjà presque un homme, et vous vous détestiez aussi de les éprouver mais ils étaient bel et bien là, à vous serrer la gorge. Tout était si difficile en grandissant avec les sentiments. Ils s'accrochaient aux basques du petit môme d'autrefois que vous n'étiez plus et refusaient de vous quitter, ainsi il vous fallait apprendre à leur mener la vie dure, les obliger à lâcher prise. Vous vous sentiez parfois malheureux de cette dureté qui s'installait peu à peu en vous bien sûr, mais elle était nécessaire : comment grandir autrement ?

La crique se trouvait un peu plus loin, coincée entre deux hautes et raides falaises blanches, invisible du large, si bien cachée qu'on ne la découvrait qu'au tout dernier moment, à l'approche immédiate du rivage. Des pêcheurs avaient habité là autrefois, plusieurs familles, et l'on pouvait encore apercevoir les ruines de quelques petites maisons de pierre accrochées plus haut dans la pente, juste avant la ligne sombre des premiers pins. À présent les lieux étaient déserts, seul demeurait sur le rivage un vieux ponton de bois humide et délabré, son extrémité affaissée dans la mer. Les vagues affaiblies venaient mourir sur ses planches noircies et pourries, à certains endroits presque totalement recouvertes d'algues sombres et velues qui dodelinaient d'une manière vaguement répugnante. Depuis les premiers temps du collège, Wems et son père appelaient cet endroit la *crique du débarquement*. C'était là qu'ils se quittaient ; son père le laissait.

Wems l'embrassait furtivement puis il sautait sur le ponton branlant, son sac au dos et ses baskets en main pour gagner le terrain sec. Le cœur serré mais s'efforçant bravement de ne toujours pas montrer ce qu'il ressentait, il observait le *cabin-cruiser* qui manœuvrait pour virer de bord. Juste avant

d'enclencher à nouveau la manette des gaz, à cet instant précis où le bateau tournait sur lui-même en dominant le bouillonnement des remous pour reprendre appui sur l'erre, son père se retournait et lui adressait encore un sourire d'encouragement. Levant le bras, il lançait en même temps : « À vendredi prochain au même endroit, jeune lieutenant Erwaal ! et soyez à l'heure, le sous-marin n'attendra pas... », ou bien : « Bonne chance pour le commando Erwaal », ou une autre phrase de ce genre. C'était là un petit rite au moment de se quitter pour une longue semaine, puéril mais nécessaire car il cachait ce qui ne devait pas être dit ni montré et tous deux, le père comme le fils, savaient cela et le respectaient avec pudeur. Puis le père de Wems relançait les gaz et de nouveau le bateau se cabrait sous la poussée des deux moteurs, fonçant dans une gerbe d'écume blanche qui ouvrait largement la mer devant lui, cette fois en direction du large où naissait peu à peu la lumière du monde. Immobile sur le rivage, à présent seul dans la crique aux parois noires, Wems observait la silhouette de son père sur le bateau qui s'éloignait. Le bras lui aussi levé en signe d'adieu, il suivait le *cabin-cruiser* des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière les grands rochers qui fermaient la crique, ce qui ne prenait que

quelques secondes. Puis, d'un coup, il ne le voyait plus. Mais il pouvait guetter encore un moment le bruit affaibli du moteur jusqu'à ce qu'il devienne ce fantôme incertain sur la mer. Ensuite, plus rien. Seulement le murmure irrégulier des vagues à ses pieds, parfois le souffle léger, infime du vent. Et tout autour, le grand silence inquiet du jour qui hésitait encore à venir. Alors il était seul, vraiment seul ; il détestait ce moment entre tous.

Sa peine plus lourde à porter, les larmes de l'enfance détestée n'étaient pas si loin. Mais parce qu'il lui semblait essentiel de toujours se conduire en homme, il se refusait le droit de pleurer, même seul. Il savait aussi qu'il ne pouvait guère s'attarder car le temps lui était compté. Il enfilait ses baskets et se hâtait d'escalader le sentier qui grimpait entre les pins. D'abord raide et presque rectiligne sur son premier tiers, celui-ci se faisait ensuite tortueux pour traverser avec paresse les profondes ravines creusées par d'anciens torrents asséchés, avant de reprendre plus haut encore son rythme infernal. Une fois la pente gravie l'effort n'était pas pour autant achevé, Wems devait marcher encore trois bons kilomètres sur l'ancienne piste forestière qui menait jusqu'à la route du district. Celle-ci se trouvait plus au sud, en lisière de la grande

forêt de sapins noirs couvrant comme une immense et sombre fourrure toute la côte sauvage jusqu'à Avnö.

À peu près aux deux tiers du trajet, lorsque la piste de terre noire commençait à s'élargir, se dressaient entre de hauts pins droits et maigres les bâtiments désaffectés d'une ancienne colonie de vacances fédérale. Le parc entourant les bâtiments était à l'abandon et l'on avait condamné certaines des fenêtres aveugles par des planches disposées en croix. Face à la colonie, de l'autre côté de la piste, un portique en métal rouillé dominait une vaste esplanade dont l'extrémité, ceinte par un muret de pierres, tombait abruptement sur un torrent profondément encaissé. Il était souvent presque à sec mais, lorsqu'il avait plu les jours précédents, il mugissait féroce dans l'ombre en filant vers la mer. En allant se pencher au-dessus du muret, ce qu'il ne manquait jamais de faire, Wems pouvait apercevoir l'écume blanche bondir entre les rochers noirs et luisants, se perdre un instant dans les remous puis rejaillir un peu plus loin, bouillonnante et vive encore, comme emplie d'une rage impatiente et juvénile à l'approche des grands espaces de la mer libre. Jamais il n'avait eu le temps d'inspecter à fond les alentours et les bâtiments de la colonie, par

ailleurs il ne savait pas s'il en aurait eu vraiment l'envie. L'hiver, dans la demi-pénombre du couvert des arbres, sous le ciel encore presque noir, l'endroit paraissait assez sinistre pour décourager toute velléité d'exploration

Un peu plus loin après la colonie, là où la piste en croisait une autre plus étroite venue de l'ouest, se trouvait l'épave abandonnée du vieux chasseur de chars. Il était presque entièrement dissimulé sous les premières branches des sapins qui recouvraient sa silhouette trapue, étrangement basse. Ses larges chenilles rouillées s'enfonçaient dans la terre sombre, en de nombreux endroits labourée par les sangliers à la recherche de glands, comme pour mieux s'y accrocher. L'engin semblait posté à l'affût pour l'éternité, chargé de surveiller le carrefour dans l'attente d'une colonne de chars ennemis qui ne viendrait plus. Il était étrange et troublant de le voir à présent, ce vieil automoteur antitank oublié là, lorsque vous saviez que des années auparavant, pendant la guerre civile, des soldats l'avaient disposé ainsi en prévision d'un probable combat à venir. Aucune marque distinctive n'était plus visible sur le métal rongé par la rouille, impossible donc de discerner au juste s'il avait appartenu à l'armée nationaliste, à la Ost-Heer ou

aux unités spéciales de l'Ostwenka. Le long canon qui avait autrefois tiré des projectiles destinés à percer les blindages les plus épais se trouvait à présent brisé au premier tiers, le tronçon manquant gisant sur le sol, et certaines des plaques protectrices de la tourelle fixe avaient été démontées. Hormis cela, l'engin ne présentait aucune trace de blessure décisive sur sa carapace de métal intacte, peut-être avait-il été abandonné tout simplement par manque de carburant. En le découvrant le premier jour, ravi et fasciné par une si merveilleuse trouvaille, Wems avait bien failli en oublier l'heure et son car. La semaine suivante, il avait demandé à son père de partir un peu plus tôt afin de pouvoir explorer l'épave tout à sa guise. Ces moments avaient été extraordinairement excitants : seul dans la grande forêt silencieuse qui émergeait lentement de la nuit, juché sur la tourelle morte d'un vrai blindé de guerre, un jeune officier de dix ans et demi avait dirigé la lutte acharnée contre les nationalistes, ennemis jurés d'Ostwand. Éprouvant le viril contact du métal froid sur ses paumes et ses cuisses nues, méprisant comme il se doit les balles et les obus, ce très jeune et vaillant officier de la Ost-Heer, fraîchement versé dans l'Ostwenka comme son propre père autrefois, avait

hurlé les ordres à ses hommes depuis la tourelle pour guider leurs tirs jusqu'à ce que le dernier char nationaliste soit détruit, en proie aux flammes. Le souvenir de ces âpres et héroïques combats, serti pour toujours dans sa mémoire tel un diamant très précieux, était de ceux qu'on n'oublie pas.

À présent, l'engin ne recélait plus aucun secret pour lui, aussi Wems se contentait-il de caresser furtivement son blindage glacé, ne lui jetant parfois même qu'un simple coup d'œil au passage, suffisant pour raviver le souvenir du premier plaisir tandis qu'il marchait aussi vite qu'il le pouvait sur l'épais tapis d'aiguilles sèches couvrant le chemin.

Il savait que le car ne s'arrêterait pas pour l'attendre s'il ne se trouvait pas exactement sur la route au moment de son passage. Le chauffeur, un gros homme chauve au regard sournois, devait prendre grand plaisir à jouer ainsi car il arborait toujours un léger sourire en coin au moment de déclencher l'ouverture de la porte automatique ; il semblait penser : « Un de ces jours, tu n'arriveras pas à l'heure mon petit gars, et ce sera tant pis pour toi, tu te débrouilleras avec ton collègue... » Wems le détestait. Plus grand, il l'aurait volontiers provoqué sous un prétexte

quelconque pour lui casser la figure, comme il le faisait avec quiconque lui cherchait noise au collègue. Pas une seule fois encore il n'avait raté le passage de l'autocar qui assurait la liaison du matin mais tout se jouait assez juste la plupart du temps, il n'aimait guère l'idée qu'une telle chose puisse un jour se produire. Le car suivant passait deux heures plus tard et manquer la rentrée au collègue lui apparaissait comme une catastrophe à laquelle mieux valait ne pas trop songer. Saartz, le directeur du collègue, n'était pas pour rien un de ces anciens colonels de la Ost-Heer : jamais il n'admettait la moindre excuse, même si vos parents vous faisaient un mot justifiant votre absence à l'heure de l'appel des internes pour l'envoi solennel des couleurs du matin. Wems savait qu'un retard à la cérémonie pouvait lui valoir une convocation dans le bureau du directeur, avec à la clé une rafale de pensums ou pire encore, une rencontre très désagréable avec sa baguette. Il n'éprouvait nulle envie de s'attirer ce genre d'ennuis, surtout le lundi matin.

Le car du service régulier l'emmenait jusqu'à la gare de Versken, où une navette spéciale prenait le relais pour récupérer tous les élèves internes de la côte sud et les ramener à Woorlegh. En tout, le trajet jusqu'au collègue représentait deux bonnes heures depuis la

crique. Wems essayait de redormir un peu mais ce n'était pas si facile car il lui fallait surveiller les arrêts par crainte de manquer celui de Versken ; ensuite, une fois dans la navette, les autres garçons chahutaient toujours sur la banquette arrière malgré les remontrances du chauffeur. Quiconque les observant s'agiter ainsi, se bousculer et se poursuivre dans les travées, se jeter sacs ou cartables à la tête comme autant de projectiles, échanger par jeu coups de poings et de pieds entre les sièges, aurait pu croire que la perspective de rentrer à l'internat les excitait ; tel n'était certainement pas le cas de Wems. Bien sûr, il appréciait de retrouver ses copains, mais la discipline rigide de Woorlegh lui pesait de plus en plus. Toujours il fallait se tenir sur le qui-vive envers les adultes dans ce collège, parer au danger de leurs règles si contraignantes, éviter les grêles menaçantes de punitions et de pensums qui s'abattaient sans cesse sur les têtes – sans même parler des corrections au rotin –, la plupart du temps d'une manière injuste ou tout simplement au hasard.

Il était fatigué en arrivant au collège, il ne parvenait pas toujours à s'intéresser aux explications des professeurs. Il somnolait plus ou moins pendant les deux premières heures de cours, caché derrière son livre

grand ouvert et feignant de suivre alors qu'en réalité il n'écoutait pas du tout. Ses résultats scolaires n'en souffraient pas, il se débrouillait pour rattraper ensuite sur le cahier d'un copain les leçons qui lui avaient échappé. Wems travaillait vite, il comprenait et retenait facilement, même ceux de ses professeurs qui ne l'aimaient pas et le punissaient parce qu'ils le jugeaient insolent et rebelle disaient de lui qu'il était intelligent.

Cependant, sa ruse ne marchait pas toujours. Il arrivait quelquefois qu'un professeur plus malin que les autres s'approche dans son dos pour le surprendre. Certains, à l'égal de Saartz, semblaient posséder un sixième sens, un don de divination ou à tout le moins d'étranges talents de félins pour mener dans leur classe ce genre de chasse aux garçons inattentifs ou dissipés.

– Monsieur Erwaal, répétez ce que je viens de dire, je vous prie ! tonnait soudain une voix mauvaise, exaspérée au-dessus de lui.

Dans l'instant, la main vindicative du professeur claquait sur la table ou empoignait durement son épaule. Wems sursautait et se redressait, mais il était déjà trop tard pour songer à donner le change.

– Si vous avez suivi, vous devez être capable de répéter ce que j’ai dit !

Wems ne le pouvait pas, naturellement. La plupart du temps il se retrouvait puni et écopait d’un devoir supplémentaire à rendre pour le lendemain, ce qui lui était tout à fait égal car il savait expédier très vite ce genre de besogne ingrate. Certains jours pourtant, les choses se gâtaient parce qu’il avait de longue date épuisé la patience du professeur. Ces jours-là, les jours du *pire*, il n’y avait pas de pensum mais il fallait se lever et se rendre sur l’estrade pour y recevoir le fouet devant tous les autres. En observant simplement le visage de l’adulte penché sur lui, Wems était capable de deviner ce qui l’attendait, un devoir supplémentaire ou la correction de discipline avec la baguette. Personne n’aimait être appelé sur l’estrade pour y recevoir le fouet devant toute la classe, surtout en début de semaine car les professeurs maniaient le rotin vigoureusement pour faire des exemples. Wems y était convoqué plus souvent qu’à son tour, en particulier le lundi matin quand il se faisait prendre à ne pas suivre en cours. Il avait l’habitude de ces raclées vengeresses infligées par les adultes, il les prenait avec philosophie : elles faisaient partie de ces

dangers qu'un garçon ostwänder se devait d'affronter avec cran au collège.

À Woorlegh, comme dans l'immense majorité des collèges Ostwänder, vous pouviez être battu pour un tas de raisons, en particulier pour n'avoir pas écouté en classe quel que soit le motif de votre dissipation. Quand cette épreuve vous tombait dessus, vous deviez aller recevoir sur l'estrade quelques coups de baguette sur les fesses devant tous les autres, un ou deux coups dans les bons jours ou avec les professeurs qui se montraient compréhensifs, trois ou quatre dans les mauvais ou si vous tombiez sur un adulte plus sévère – et vous pouviez vous estimer heureux si ce tarif de base était respecté. Les corrections de discipline étaient mentionnées dans la partie du règlement que les parents avaient désormais le droit de refuser ou d'accepter pour leurs enfants en début d'année scolaire, celle qui concernait les châtiments corporels. Le règlement les qualifiait de « légers » – ce qui équivalait à un pur mensonge – et précisait qu'ils seraient administrés par les adultes uniquement en dernier recours, sans colère (un autre mensonge), sur la « partie du corps située entre le bas du dos et le haut des cuisses » (une façon de ne pas nommer les fesses, dans le langage codé de Woorlegh qui semblait

détester certaines parties du corps) avec les « moyens correctifs appropriés ». Aucune allusion précise n'était faite quant à l'emploi des baguettes de rotin pour appliquer les corrections, ni au fait que les élèves des plus petites classes étaient parfois retroussés ou même déculottés par certains adultes quand ils décidaient de recourir au fouet afin de sévir. Silence également sur le fait que pas mal de professeurs parmi les plus anciens dépassaient largement le nombre maximum de coups, tel le vieux Swengh en cours de mathématiques : les *bonnes vieilles traditions* du collège étaient là pour couvrir ce genre de détails sans réelle importance aux yeux des adultes. À Woorlegh, les traditions revêtaient une grande importance, bien plus que beaucoup d'autres choses pourtant tout aussi essentielles, par exemple la Justice ou la pudeur des garçons.

Presque tous les parents, lors de l'inscription, donnaient un plein accord pour que le fouet puisse être infligé à leur enfant. Forts de cet accord, les adultes du collège en usaient sans parcimonie, professeurs en tête. Ils avaient régulièrement recours aux baguettes de rotin quand les points punition, les devoirs supplémentaires et la menace des retenues d'étude ou de privation de sortie ne suffisaient plus.

À Woorlegh, presque chaque jour, des élèves étaient battus, fouettés en classe pour des devoirs non rendus, des leçons non apprises ou tout simplement pour mauvaise conduite. Certains professeurs usaient de méthodes expéditives, ils punissaient au premier prétexte quelques garçons en début de semaine – souvent les mêmes, ceux qu'ils considéraient comme les meneurs ou les rebelles – pour ériger leur cas en exemple et obtenir attention et travail de tous jusqu'au vendredi. Il fallait toujours prendre garde au risque accru le lundi et le mardi, deux jours spécialement dangereux où les adultes avaient la punition plus facile. Cette manière expéditive de procéder était profondément injuste mais le système fonctionnait avec une certaine efficacité la plupart du temps : après une séance de rotin sur les fesses ou les cuisses d'un coupable, un profond silence régnait dans la classe et il se prolongeait durablement pendant les cours suivants. Lorsque ses effets commençaient à se dissiper, un des professeurs suivants battait encore un garçon, et ainsi de suite. Vous auriez presque pu croire, en début de semaine, que les adultes s'étaient entendus pour se passer le relais de classe en classe. Saartz, le directeur, n'était lui-même pas en reste : il menait le collège d'une

main de fer, tout comme il aurait pu diriger une caserne de cadets de la Ost-Heer. Les punitions dont il se chargeait en personne avec sa propre baguette le faisaient redouter par tous. Nul en vérité ne semblait avoir pris la peine de l'informer, avec tous les égards et le respect dus à son prestigieux passé militaire, que la guerre civile avait pris fin depuis plus de dix ans. Mais peut-être serait-il mort de saisissement en l'apprenant, comme certains très vieux fantômes lorsqu'ils paraissent dans la lumière.

À Woorlegh, haut lieu de l'excellence ostwänder – et partant de la rigidité mentale la plus absolue – certains rituels se voulaient immuables ; les raclées de discipline en faisaient naturellement partie. La séance de rotin se déroulait toujours face au tableau, bien en vue de toute la classe, le coupable plié en deux, dirigeant les mains vers le bout de ses pieds, son postérieur tendu et offert aux coups vengeurs de l'imminente Justice scolaire. Le dessein affiché des adultes était d'impressionner tous les autres afin qu'il leur soit permis de méditer à loisir la salutaire leçon que le fessé, victime expiatoire du moment, recevait sous leurs yeux : merveilleuse et saine valeur de l'exemple, si chère aux adultes ostwänder en tant de domaines, et qui elle aussi relevait des immémoriales traditions.

Lorsqu'ils surprenaient Wems à ne pas suivre pendant un cours et décidaient qu'il serait fouetté pour expier cette faute, ses professeurs le considéraient avec gravité, ils hochaient la tête en lui désignant l'estrade. Certains, pour montrer qu'ils savaient dominer leur colère, prenaient ironiquement la classe à témoin et lançaient : « Comme d'habitude, monsieur Erwaal semble avoir besoin qu'on l'aide à commencer la semaine », ou : « Vous n'avez pas écouté, mon garçon, espérons que vous sentirez mieux » ; ou bien : « Monsieur Erwaal, je me vois contraint de m'adresser à votre postérieur puisque vos jeunes oreilles refusent obstinément d'entendre mes leçons » ; ou encore : « Mon jeune ami, allez donc voir sur mon bureau si vous y trouvez ma baguette, elle vous aidera certainement à vous montrer plus attentif pour la suite de ce cours... » Le ton était narquois mais Wems savait que le professeur n'avait en réalité nulle envie de plaisanter. Dès cet instant, son sort définitivement scellé, il ne lui restait qu'à obéir. Il se levait et traversait la classe pétrifiée – un profond silence régnait toujours avant une exécution capitale – pour gagner à pas lents et résignés l'estrade. Jamais il ne tentait de se justifier comme d'autres garçons s'y hasardaient parfois : cela n'aurait servi à

rien de discuter, vous n'aviez aucune chance d'échapper à la punition la plupart du temps et vous pouviez même aggraver votre cas en exaspérant un peu plus celui ou celle qui allait vous corriger. À Woorlegh, ce genre d'attitude présentait réellement de sérieux dangers : aucun professeur n'acceptait qu'un élève puisse avoir l'insigne audace de contester son autorité, en particulier si l'intéressé était habituellement considéré par tous comme un rebelle et un insolent. Ceux qui avaient autrefois participé à la guerre civile, les anciens officiers de la Ost-Heer, restaient de très loin les pires en ce domaine. À l'égal du père Saartz, ils se montraient absurdement susceptibles sur la question de l'autorité et du respect. À les écouter, vous auriez pu croire par moments qu'une simple faute en classe pouvait mettre en péril la sécurité de la Confédération tout entière. Il fallait véritablement prendre garde à la moindre de vos paroles car ils punissaient plus durement encore si vous vous avisiez de *discuter* ou de *raisonner*. Lorsqu'un garçon, pour protester de son innocence, esquissait une tentative de ce genre, même la plus timide et respectueuse qui se puisse concevoir, ils considéraient invariablement son attitude comme une faute contre le code d'honneur du collègue et

l'addition grimpaient encore : l'intéressé pouvait ainsi écopier d'une rafale de pensums en plus du rotin, parfois même d'une privation de sortie pour le week-end.

Le code d'honneur était la partie la plus dangereuse du règlement, celle qui justifiait les punitions les plus sévères. D'entrée de jeu il donnait le ton, avec son premier paragraphe rappelant que vous, les élèves, deviez en toute occasion vous montrer dignes d'appartenir à la grande communauté raciale du Volk ostwander, donc en accepter loyalement tous les devoirs. Au nombre de ces devoirs figurait bien évidemment l'acceptation loyale et sans réserve des sanctions décidées par les adultes chargés de vous éduquer. Vous étiez censés les subir, ces sanctions, sans broncher le moins du monde, sans jamais chercher à les discuter, encore moins à vous y soustraire par la ruse ou la dissimulation. La plupart des enseignants de Woorlegh accordaient une extraordinaire importance au code d'honneur, plus encore qu'au règlement lui-même, ils s'y référaient sans cesse et ils vous coïnaient souvent avec ça. C'était naturellement toujours la même vieille rengaine sur les traditions, le contrôle de soi, l'honneur et la loyauté, le courage, la pureté du corps et de l'esprit, le

respect dû aux adultes en toutes circonstances, le travail et la discipline. Ce genre de choses que vous n'aviez pas forcément toujours en tête – excepté peut-être le courage car il en fallait une bonne dose pour tenir dans ce collège – mais qu'ils se chargeaient de vous rappeler régulièrement à leur manière.

Lorsque vous étiez fouetté en classe, vous deviez aussi veiller à préserver votre réputation. Même s'il était humiliant de subir le rotin devant tous les autres, de recevoir une fessée comme un petit môme de Vorklass, trahir la moindre appréhension face à la douleur des coups de baguette ou – plus grave encore – carrément chialer en les recevant, l'étaient bien davantage encore. Il ne fallait jamais laisser paraître une seconde, sous peine de déshonneur, que vous redoutiez la douleur physique. Même si vous aviez mal – car vous aviez inévitablement mal avec le rotin – l'essentiel était de ne pas vous conduire en lâche, de montrer à tous que vous aviez assez de cran pour supporter une correction sans laisser échapper l'ombre d'une plainte, même avec les professeurs les plus durs. Se conduire avec courage, en vrai garçon ostwander de bonne race et non comme l'un de ces garçons européens veules et mous, de toute évidence

dégénérés, voilà qui importait bien plus aux yeux de tous que la douleur ou la honte du fouet.

Mieux valait cependant éviter d'afficher trop ouvertement désinvolture ou insouciance, signes toujours suspects de rébellion dans l'esprit suspicieux des adultes. Adopter une attitude d'indifférence au moment de recevoir le fouet était certes considéré par tous – professeurs compris – comme une indéniable preuve de bravoure et de cran, mais pousser cette attitude jusqu'à la provocation constituait généralement un exercice périlleux, ce que vous faisiez bien d'éviter : plus d'une fois, Wems avait appris à ses dépens que la baguette pouvait causer davantage de dégâts sur son postérieur lorsque maniée par un adulte vraiment en colère, agacé par ce qu'il prenait – à tort ou à raison – pour un défi implicite à son autorité (vous deviez être brave et ne pas craindre les coups, mais vous étiez aussi censés respecter la répression qui vous frappait). Avec le temps, instruit par l'expérience comme la plupart de ses copains et complices, Wems avait fini par acquérir une certaine science en ce domaine, il savait désormais doser prudence et défi, ménager à la fois ses fesses si souvent menacées et son honneur de garçon.

Les mauvais jours, il gagnait bravement l'estrade pour subir son supplice. Là, il attendait la suite, immobile et tête droite, prenant soin de poser loyalement son regard dans celui du professeur. Telle était la seule petite ruse admise par la loi non écrite des garçons régissant les délicats rapports entre l'honneur et le fouet. Elle fonctionnait assez efficacement, ce genre de noble attitude impressionnant parfois au tout dernier moment dans un sens favorable les professeurs les moins sévères. S'ils sentaient – ou croyaient sentir – que vous ne cherchiez pas à vous dérober au châtiment corporel, que vous étiez prêts à l'endurer avec courage, mais sans aucune insolence ni défi *implicite* dissimulé sous ce courage, certains pouvaient se montrer plus indulgents, voire magnanimes. Renonçant alors à manier le rotin, ils vous renvoyaient in extremis vers votre place avec un simple pensum, parfois même sans la moindre punition, après s'être contentés de fouailler l'air autour de vos fesses et de vos cuisses à titre d'ultime avertissement.

Pour autant cette ruse de dernier recours n'opérait pas avec tous, et encore moins à chaque tentative. Lorsqu'il tenait vraiment à faire un exemple, le professeur rejoignait Wems sur l'estrade, il lui intimait

négligemment du bout des doigts l'ordre de se tourner face au tableau puis il s'emparait de sa baguette. Ils en possédaient tous une qu'ils gardaient à portée de main pendant les cours, elles étaient fournies par le collège et toutes identiques. Certains professeurs l'accrochaient au montant de leur chaise, d'autres posaient l'instrument de répression bien en évidence sur le bureau ou en équilibre contre le rebord du tableau dès le début du cours, comme un implicite rappel, une sorte d'avertissement préventif et sans frais adressé à tous les coupables potentiels de la classe tentés par une quelconque incartade aux règles. Depuis la fin de la guerre civile, les professeurs n'avaient plus le droit d'utiliser leur badine personnelle comme autrefois, pas plus que celui de décider librement du nombre de coups à infliger, ainsi nul n'était censé en recevoir plus de six à chaque punition. Ces principes fixés par le règlement n'étaient cependant pas toujours respectés car certains parmi les plus anciens des professeurs continuaient de dépasser le quota au nom de la tradition. Le tarif maximum avec ceux-là grimpeait assez souvent jusqu'à sept ou huit coups plutôt que cinq ou six... Saartz fermait les yeux sur ces abus, il en donnait de toute façon autant sinon davantage quand il se chargeait en

personne d'une raclée de discipline. Il lui arrivait même d'aller jusqu'à douze coups avec les plus grands s'il entendait faire une démonstration publique, en particulier pour réprimer les fugues à Harwd ou d'autres crimes jugés impardonnables – les fautes sexuelles, dangereuses entre toutes, relevant naturellement elles aussi de cette catégorie.

Avant son emploi, la baguette était agitée une ou deux fois à dessein dans le vide, comme pour signifier à toute la classe sa redoutable souplesse, puis le professeur s'approchait dans votre dos et l'appréhension vous serrait la gorge. Vous saviez que vous alliez passer un moment difficile, même si vous espériez malgré tout que l'adulte ne taperait pas trop fort (espoir encore une fois parfaitement vain la plupart du temps, si vous étiez classé parmi les rebelles : pour ceux-là, les punitions cuisaient toujours beaucoup plus qu'avec d'autres).

– Prenez la position, mon garçon ! ordonnait-il.

À Woorlegh, vous entendiez souvent ce commandement. *Prendre la position* signifiait vous pencher en avant jusqu'à effleurer le bout de vos pieds, comme vous le deviez faire pendant les exercices d'assouplissement en sport, puis attendre sans plus bouger d'un

pouce, le derrière offert aux coups de rotin, que le professeur vous inflige la correction qu'il estimait méritée. Certains avaient une façon légèrement différente de procéder, en particulier les femmes : avec elles, vous deviez simplement vous pencher un peu et appuyer les mains sur le rebord du bureau ou sur le plat d'une chaise parce qu'elles craignaient toujours que vous ne vous blessiez en tombant en avant, déséquilibré pendant qu'elles vous cinglaient les fesses avec la baguette. Un accident s'était produit un jour, dans les petites classes, un garçon trop émotif avait perdu l'équilibre pendant une correction et s'était foulé le poignet en se recevant mal au sol. Ses parents – des gens haut placés dans le Parti – avaient protesté (pour l'accident naturellement, non pour la punition elle-même) et Saartz lui-même avait dû se fendre d'une lettre d'excuse à la famille au nom du collègue. Dans tous les cas, quelle que soit la manière adoptée par votre tortionnaire pour vous massacrer les fesses, mieux valait obéir promptement.

Lorsqu'ils avaient enfin terminé leur petit numéro d'assouplissement préparatoire avec la baguette – aucun n'y manquait –, les professeurs commençaient à vous battre. La plupart d'entre eux expédiaient alors la correction en quelques secondes,

ils vous appliquaient des coups secs et rapides, à peine espacés, comme si, après avoir d'abord pris tout leur temps pour commencer, ils souhaitaient désormais se débarrasser au plus vite d'une besogne jugée indigne de leurs compétences, en tout cas aussi déplaisante pour eux qu'elle l'était pour vous. La tige de rotin souple sifflait à toute vitesse en s'abattant sur votre cul, elle vous brûlait cruellement la peau et puis c'était déjà fini – si vous aviez la chance de ne prendre que deux ou trois coups. Vos fesses, parfois frappées à nu par le rotin, vous faisaient l'effet d'avoir touché un soleil incandescent mais vous étiez sortis d'affaire, au moins pour ce qui concernait la douleur.

La honte passait beaucoup moins bien, elle résistait plus longtemps parce que votre amour-propre devait se faire à l'idée que toute la classe avait assisté à votre humiliation, et parfois même entraperçu votre derrière. La plupart des professeurs se contentaient de punir par-dessus les vêtements mais certains plus sévères, et parmi eux nombre de femmes, allaient jusqu'à retrousser, voire déculotter pour les expiations – surtout dans les petites classes. Tous semblaient apprécier de se venger ainsi en frappant avec leur baguette les postérieurs plus ou moins dénudés des jeunes coupables qui avaient osé troubler le cours ou

négliger d'apprendre à fond leurs leçons. Ces pratiques auraient paru profondément indécentes aux yeux d'un étranger mais elles ne choquaient personne en Ostwand, où les adultes – ceux de Woorlegh en particulier – témoignaient toujours d'une conception très personnelle de cette notion : eux seuls décidaient de ce qui pouvait être considéré comme indécent ou pas, et rien ne semblait les gêner outre mesure dans le fait que le postérieur d'un garçon de dix ou onze ans soit en partie exposé devant ses camarades et les filles de sa classe pendant la salutaire sanction, la *bonne fessée éducative* qu'ils lui infligeaient, naturellement pour son bien et son plus grand profit futur. Nul en Ostwand, excepté certains progressistes à l'esprit pervers par les idées subversives venues d'Europe, n'aurait songé une seule seconde à douter de l'immense utilité éducative de sévères châtiments corporels réitérés. En ce domaine comme en quelques autres, le mot pudeur n'avait tout simplement aucun sens à Woorlegh, pas plus d'ailleurs que celui de Justice. Car c'était souvent les mêmes garçons qui, short et slip retroussés pour dévoiler la naissance des fesses et permettre au rotin de claquer plus douloureusement sur la peau nue, subissaient cette humiliation supplémentaire de la demi-nudité

pendant le fouet, sans réelle prise en compte de la gravité de la faute commise : les *rebelles*, ou du moins ceux que les adultes jugeaient comme tels dès les premières semaines parce qu'ils tardaient à se soumettre aux règles de Woorlegh.

En ce temps, Woorlegh était ce genre d'établissement où l'on savait assez bien traiter les fortes têtes par un dressage approprié. Par ailleurs, vous n'en aviez jamais tout à fait terminé avec les traditions dans ce collège, en toutes occasions elles s'ingéniaient à vous *ratrapper* pour bien vous faire sentir leur présence. Une fois que votre tortionnaire vous avait permis de vous redresser, après vous être rajusté s'il avait jugé bon de vous humilier un peu plus, vous étiez censé prendre la main qu'il vous tendait pour ce cérémonial absurde auquel tenaient tant les professeurs après vous avoir mis les fesses en compote avec leur baguette. Vous deviez dire à voix haute : « Je vous remercie pour la leçon, je ne recommencerai pas » tout en fixant l'adulte droit dans les yeux, avec cette hypocrite loyauté qu'ils exigeaient toujours de vous tandis que votre *éducateur* répondait sur le même ton calme et parfaitement maître de lui : « De rien, mon garçon. Je vous ai corrigé dans votre seul intérêt ». Puis il vous adressait un petit signe qui signifiait que vous pouviez

disposer. Alors seulement vous pouviez regagner votre place parmi les autres en essayant de garder votre dignité ou le peu qui en restait, et mieux valait faire attention au moment de vous asseoir car vous aviez ces charbons ardents collés aux fesses et aux cuisses ; ils sortaient tout droit du feu de l'enfer et continuaient un long moment à vous démanger une fois assis. En de tels instants maudits, vous aviez la preuve que vous ne rêviez pas : vous étiez bien à Woorlegh, État du Skeerwan, Confédération d'Ostwand, dans ce merveilleux et cher vieux collègue aux si belles traditions auquel vos parents vous avaient confié avec amour, parfois pour le meilleur et assez souvent pour le pire. Mais à dix ans et demi vous n'aviez guère le choix : vous apparteniez à l'élite ostwander de demain et vous étiez un de ces garçons racialement purs, aussi votre collègue se devait-il de vous former à la dure afin que le jour venu vous puissiez être prêt à la lutte. Si jeune encore, vous ignoriez évidemment en quoi consisterait au juste cette lutte mais d'autres le savaient pour vous, comme si souvent en Ostwand, et vous leur deviez là-dessus ainsi que sur tout le reste une entière et saine confiance. Ostwand certes demandait beaucoup à ses fiers et jeunes garçons, mais aussi la Confédération les

aimait à sa manière, prête à tout pour assurer leur bonheur. En retour, ne leur incombait-il pas de se montrer parfaitement loyaux envers elle, ainsi qu'on peut l'être envers une mère qui exige *tout* ?



« les penchants du roseau »
<http://domec.net/>
roseau.penchant@orange.fr
à contacter pour connaître les droits de reproduction

Dépôt légal : avril 2011

Achévé d'imprimer, 2^e trimestre 2011
par Christian Domec, apprenti libraire
Saint-Aubin-du-Cormier – France